

MIELANGES RELIGIEUX.

POLITIQUE, COMMERCIAUX ET LITTÉRAIRES.

Vol. XI. Montreal, Vendredi, 17 Decembre 1847 No. 28.

LE REPERTOIRE NATIONAL,
OU
RECUEIL DE LITTÉRATURE CANADIENNE.

« Les chefs-d'œuvre sont rares et les écrits sans défaut sont encore à naître. »
(Le Canadien de 1807.)

PROSPECTUS.

Nous soumettons aujourd'hui, au public Canadien, le projet d'une compilation, qui, suivant l'avis d'un grand nombre d'hommes instruits, devra être très-utile aux jeunes gens studieux, aux écrivains du Canada, et très-intéressante pour les personnes qui aiment la littérature nationale et qui voudront étudier son enfance, ses progrès et son avenir.

Nous voulons donc réunir dans deux volumes les meilleures productions des littérateurs Canadiens, maintenant éparpillées dans les nombreux journaux franco-canadiens qui ont été publiés depuis un demi-siècle.

Après avoir fait de longues et attentives recherches, et consulté des écrivains distingués, nous sommes convaincus, et nous le disons sans crainte d'être démenti plus tard, que la republication d'un bon choix des meilleurs écrits Canadiens fera certainement honneur au pays et à ses écrivains.

La littérature Canadienne, il est vrai, ne se compose encore, pour ainsi dire, que de simples essais, en vers ou en prose, pour la plupart l'œuvre de jeunes gens dont le goût n'était pas encore bien formé, et que les études et la connaissance du monde n'avaient pas encore mûris. Mais au milieu de défauts de composition, et souvent de incorrections de style, le talent étincelle et brille, comme l'électricité à travers de légers nuages. Grand nombre de ces essais, toutefois, sont évidemment l'œuvre d'homme au goût sévère, aux fortes études, aux vastes connaissances, qui se sont inspirés des beautés du pays, des belles mœurs du peuple, et d'une nationalité naissante et déjà combattue.

A part quelques volumes et quelques pamphlets, tous ces essais se trouvent en fait dans les énormes volumes des journaux périodiques. Jetés sur des feuilles politiques, comme quelques fleurs dans un gouffre, ils ont disparu pour toujours, si une main amie ne les retire de l'oubli pour les faire revivre sous une forme plus légère, plus gracieuse et plus utile.

Nous pensons qu'outre le mérite de retirer de l'oubli, comme nous venons de le dire, des écrits d'un grand mérite le rapport littéraire et sous le rapport national, le Répertoire aurait aussi l'effet d'engager un bon nombre d'écrivains éminents à reprendre leurs travaux littéraires, et tous les jeunes gens à travailler avec énergie à éclipser leurs devanciers. Car nous le tenons pour certain, ce qui jette le dégoût dans l'âme des écrivains Canadiens c'est de voir le fruit de leurs études et de leurs travaux passer avec les journaux périodiques dans un oubli éternel. Mais lorsqu'il aurait l'espoir d'être tirés un jour de ce triste oubli et de trouver place dans le Répertoire NATIONAL, qui pourra être continué d'époque en époque par les amis de leur pays, ils travailleraient davantage et mieux.

Quant à nous, si, par nos recherches, nous pouvons ajouter un nouveau fleuron à la couronne nationale, nous serons amplement récompensés de nos veilles et de notre labeur.

NOTRE PLAN.

Le Répertoire NATIONAL formera un recueil des meilleurs écrits publiés en Canada. Le recueil se composera de deux volumes de 384 pages, imprimés sur beau papier et avec de beaux caractères, dont le présent prospectus est un échantillon.

Le recueil sera publié par livraisons. Il en sortira une de 32 pages octavo tous les quinze jours.

Les écrits porteront la date de leur première publication, et seront insérés dans le Répertoire, sans subir aucun changement, afin que le lecteur puisse juger du mérite intrinsèque des auteurs, et comparer les progrès qu'a faits la littérature à différentes époques. Pour bien faire connaître ces différentes époques, il sera nécessaire quelquefois d'insérer des écrits de peu de mérite, mais alors le nombre en sera très-restreint. Lorsque les noms des auteurs seront connus ils seront mis en toutes lettres, au bas de leurs productions.

Chaque volume sera accompagné d'une table alphabétique des matières y contenues.

Le prix sera de QUATRE PIASTRES pour l'ouvrage, ou dix chelins par volume, payables après la publication de la première livraison de chaque volume.

Des listes de souscription seront déposées chez les principaux libraires de Québec et de Montréal, et au cabinet de lecture de l'Institut Canadien.

La publication sera commencée aussitôt que deux cent cinquante souscripteurs auront inscrit leurs noms sur les listes. Et le compilateur s'engage à compléter les deux volumes, une fois qu'il en aura commencé la publication.

S'adresser franc de port, au soussigné, chez MM. Lovell et Gibson, Montréal.

J. HUSTON,

MEMBRE DE L'INSTITUT CANADIEN.

PHYSIOLOGIE DES NOMS

ROME ET ROMAÏN.

Urbs potens, urbs Domina, urbs apostolica voce laudata, quis poterit interpretare vocabulum tuum? Roma aut fortitudinis nomen apud Græcos est, aut sublimitatis apud Hæbræos? (S. Jérôme, Contra Jovin.)

Dans un temps où tous les esprits, et même tous les cœurs, se tournent vers l'Italie, et que tout le monde, on peut le dire est convergent à Rome, ce n'est pas seulement une grande curiosité archéologique, c'est encore un puissant intérêt, à la fois philosophique et populaire, de rechercher, ou plutôt de constater, dans le seul nom de la ville par excellence, toute son histoire.

Et d'abord que le lecteur ne s'effraye point de ce qu'il pourra lire ici de singulier, car ce sera précisément ce dont nous ne serons que les traducteurs, dans les écrits des Pères et des Docteurs de l'Eglise, de Saint Augustin de saint Jérôme en particulier.

Le nom et les synonymes de Rome, la ville de Dieu et de l'homme de Dieu, le nom de Rome dans toutes les langues, ses lettres même, isolées ou combinées en anagrammes, sont remarquables, et doivent l'être, comme les noms mêmes de Dieu. Et cela est si vrai, qu'on n'a pas même besoin de le prouver, on le sent. Nul nom de capitale, et surtout de ville, ancienne et moderne, ne saurait être comparé à celui de Rome, insuffisamment traduit par celui de Rome : car la lettre e est muette et la lettre a est sonnante.

La première lettre d'un nom, on le sait, est la décisive : elle peut presque, pour qui l'entend bien, se suffire à elle-même; et les autres ne sont que ses suivantes.

L'R est, entre toutes les lettres, la plus sonore, la lettre propre de la force, de la Rudesse, de la Royauté. Elle allait à la capitale des capitales, à Rome exclusivement. La lettre O est la lettre de la grosseur, de l'omnipotence (de l'Orbe, de l'Océan, etc.); elle n'allait pas moins à la ville appelée à Ordonner au monde, au globe.—Et la grande ville, la ville majestueuse, qui devait assumer en elle toutes les magnificences et même toutes les majorités, s'accommodait assez de la lettre majuscule, magnifique, la seule à trois jambages, et comme l'ennemi; la lettre enfin par excellence : l'M; et de la lettre à la fois simple et ouverte par excellence : l'A.

Ro : le nom de la roche et de la pierre sur laquelle la ville allait désormais et à jamais reposer.—Comme or est l'élément principal de l'origine : Orient à la bouche et de la parole (oris, etc.); de la prière (orare); de la rosée du ciel (rorule, celi, desuper); de la pureté même, et de la richesse (aurum, or); de l'ordre en toutes choses; et même de l'Honneur : gloria.

R-O-M-A ; et même Rome : nom royale, nom roi (ro-a) par lui-même, et surtout en présence des noms nés ou devenus sujets, bas, et quelquefois dénégateurs et athées, comme Babylone, Ninive, Athènes; pesants et lourds, comme London, Lisbonne, et négatifs encore Moscou; badin cavalier, herlinois, comme Berlin; sillant et pharisien, comme Paris; simples, comme Vienne et Madrid; durs, comme New-York compliqués, comme Constantinople et Saint-Petersbourg; ridicules, comme la Mecque et Pékin, etc.

Tous les grands maîtres de la grammaire philosophique et de l'histoire, depuis Varron et saint Jérôme, jusqu'à Huet et Court de Gébelin, ont démontré que Roma est, avant tout, synonyme de sublime et d'élevation, par vos, qui signifie montagne en hébreu, moria (excelesis); et ruma. (V. Sacy.)

Roma est surtout significatif de force, par le mot grec et oriental Romé, roc, robur, etc.; reins etc.; et, accessoirement par les noms de mâle, de martyr, de vaillant; et même d'armes etc.; de Dominer, etc.;—de gouvernement et surtout pastoral par rois, en hébreu, berger; par rex et roi;—de génération, par mater, mère, et même mœurs (mores);—d'éclat, par forma, forme; par ruma, rumor, rumeur, ruisseau, ramage; et mamma mammon (monnaie); (Saint Jérôme applique à Rome le célèbre vox in Rama audita est);—de douleur et de châtiement, par ruina amer, mer, miris, martyr, et surtout Marie; mors, mort; et même Omar (Roma) le plus effroyable des Mahomet;—d'immensité, par mare, mer, et même omnis; de conservation, par roma, aromate; de durée et d'éternité, par mora, demeure, etc. de louange et de gloire, par mirum, miracula miracles; d'identification avec la cité faite et désignée pour Rome seule; Jerosolyma (anagramme de Romæ soli); d'identification même avec le Christ, par orna, rameau, rame (nobles apanages d'un pêcheur, devenu souverain; ou d'un Dieu, fait homme et crucifié sur un arbre); de prévoyance et de vaticination par omen; et même d'humanité par excellence, par homo et homme!

Tout le monde sait ou sent que ce fut secondairement que Rome reçut son nom de ses deux fondateurs ensemble : Romulus et Remus; et les anciens, et Festus en particulier, disent que Romulus appela la ville Rome, et non Romule, pour annoncer sa grandeur.

Le nom de Rome enfin, et tout seul, est devenu proverbe, et comme verbe, dans toutes les langues, et dans tout le monde; il sonne dans la bouche et aux oreilles, presque à l'égal du ciel et de la terre.

Mais il y a ici quelque chose de plus merveilleux encore.

Considéré et combiné dans ses transformations les plus naturelles, le nom de Roma est presque aussi remarquable, aussi sublime que celui de son Pierre en français; car il est l'anagramme, parfaitement régulière, d'amor; comme Pierre celle de prière.—L'amor, l'objet, on peut le dire, du christianisme, encore plus que la prière; laquelle a aussi l'amour pour objet. Ce que le calviniste Scaliger a exprimé supérieurement par ces beaux vers :

Roma, quod in verso delectaretur amore,
Nomen ab inverso nomine cepit amor.

Le nom de Roma et de Rome, la plus superbe des choses, dans toutes les mémoires, dans toutes les imaginations, dans tous les cœurs, dans toutes les âmes, on pourrait dire dans

toutes les consciences, le nom de Rome, disons-nous, fait Roma, us et Romaine, la plus superbe des personnes et des personnifications. On peut même dire que l'adjectif ici est encore le plus grand et plus expressif que le substantif, car Rome est dur; et Romain, et surtout Romaine, sans rien perdre de l'énergie de Rome, ont presque de la suavité en même temps.

L'Eglise Romana l'EGLISE ROMAÏNE surtout, est une de ces locutions indéfinissables, ou plutôt indéfinies, et qui s'élevaient à l'infini et à l'Infini.

Le catholique Romain a quelque chose de cette inénarrable qualification; le Romain seul, le Dernier Romain, autres expressions proverbiales, en ont encore.

Et tout cela n'est pas sans raison, sans logique, et sans logique du premier ordre : c'est que Romain, en effet, devait finir par être, et qu'il est depuis longtemps déjà, LE SEUL CARACTÈRE DISTINCTIF de la vérité et de la vertu, de la fidélité et du durisme et de l'Eglise.

Les premiers fidèles, en effet, furent les apôtres au nombre 12; les seconds, les disciples au nombre de 72, comme à Jérusalem et dans la Judée; les suivants, de plus en plus nombreux, furent les chrétiens proprement dits, à Antioche d'abord, en enfin à Rome.

Cette qualification devait naturellement durer assez longtemps, et tout le temps de la durée, et de l'agonie du Paganisme, des Gentils, des Grecs et des Romains anciens; tout le temps surtout du judaïsme : les ennemis étrangers, primordiaux et exclusifs du christianisme. Mais une fois que, victorieux de ses ennemis étrangers, le christianisme, appelé à combattre, comme toute espèce d'humanité, se divisa, et se fit des ennemis à lui-même, plus dangereux mille fois que ceux qu'il avait eus, son nom de christianisme seul ne lui suffit plus; ni celui de chrétiens à ses enfants. C'est alors, et successivement, qu'il prit, c'est-à-dire que l'Esprit Saint lui inspire des épithètes explicatives : d'abord, et surtout celle de catholicisme et de catholiques, expressive en effet à la fois de ses progrès et de son universalité, en regard de l'amortissement, de l'isolement de ses adversaires nouveaux.

Mais cette dénomination encore, avec le temps et le progrès, c'est-à-dire avec l'hypercrite du mal et des méchants, devint insuffisante. C'est pour y remédier que l'Eglise, qui connaît apparemment ses enfants, comme le bon Pasteur ses brebis, voulant se donner le nom à la fois primitif et dernier ancien et nouveau, de Romaine; et qu'elle donna le nom Romains à ses enfants.

Et ce nom, on peut le dire, sublime, et que la Providence a mis plus de quatre mille ans à faire, sera certainement le dernier, car il est exclusif de tout nom; et surtout (ce qui est magnifique) des plus beaux, de ceux précisément qu'il est venu remplacer.—Apôtre, Apostolique? Tous les ennemis intérieurs de l'Eglise l'ont pris, et le prennent encore, pour opposer à une maturité magnifique et éclatante un commencement borné et invisible.—Pontife et Pontificaux? Ils ont été, dès le principe, rendu quasi impossibles par les prétendus Pontifes du paganisme; et depuis ils ont été compromis par l'épithète équivoque de Souverains, que les dissidents ont tant reproché aux Pontifes.—Le nom de Papauté et de Pape, si naturel, si populaire, si grand, et si impossible à remplacer d'ailleurs, n'a jamais pu et ne pourra jamais encore s'adapter aux vrais fidèles : « Il ferait papaux, ne peuvent faire papistes dit Bossuet, le cri et l'injure que leur jettent les Protestants. »—Le nom de catholicisme et de catholique fut, dès le principe, trop grec (de Kala et d'Olon, selon le tout) pour devenir jamais clair, jamais sûr, jamais Romain jamais Français, etc. Il a été à son tour, gâté parce qu'il a été pris par la plus hypocrite secte du monde, le jansénisme. Et, de nos jours même, le plus hideux de tous les derniers sectaires, précisément parce qu'il était Français, l'a mis dans la boue, dans la grande, d'un faubourg de Lutèce, sous le nom de catholique Français.

Le nom de Saint-Pierre, et pour cause, est sacré à force d'être profane.

Reste donc, et seul, plus ancien et plus nouveau que jamais; plus illustre, plus populaire que jamais; plus républicain et plus monarchique que jamais; plus vivifiant que jamais; connu et aimé à la fois des enfants et des hommes; le nom de ROMAÏN.

Romain! Le seul nom qui écrase, de son seul poids, sans livre, sans parole, sans action, les noms nationaux ennemis; tous, de leur côté, ridicules par eux-mêmes :—grec et russe, anglican et genevois. (On n'est jamais venu à bout de donner des noms citadins aux Eglises d'Allemagne et des Etats du Nord.)—Les noms philosophiques et invalides : de protestants et de réformés;—et surtout les noms personnels :—de phoitiens, de luthériens, de calvinistes, etc.

Romain, appliqué au Pape en général, et même au plus mauvais Pape en particulier, écrase bien mieux les noms individuels, rivaux et opposés, tous honnis au point d'être le plus souvent éludés par les Grecs et par les Protestants :—de Manès, d'Arius, de Mahomet, de Photius, de Luther, de Calvin, de Jansénus;—et aujourd'hui de Châtel, etc., en France; et de Rouge ou d'Allemagne.

C'est parce que le nom de Rome, et surtout les noms de Romain et de Romaine sont désormais tout puissants, et seuls, à représenter la vérité, le salut, la fidélité, que les plus grands ennemis de l'Eglise de ce lieu et de ce Nom, les schismatiques, les antipapes, et les Papes aveugles (ceux qui allèrent, et même ceux qui demeurèrent à Avignon) ont tant fait ou défait pour empêcher d'être, ou pour faire cesser l'être Rome à l'Eglise; et que les antichrétiens qui ne seront après tout que des antipapes (c'est le sentiment de Saint Grégoire-le-Grand, etc.), grands ou petits, ou détruiront Rome, ou régneront eux-mêmes à Saint-Pierre et au Vatican de Rome, comme Calvin à Saint-Pierre de Genève!

Et c'est aussi, et surtout, ce qui seul suffirait à démontrer, logiquement et théologiquement, humainement, et divinement la si petite et la si grande souveraineté temporelle de l'Etat romain.

ROME enfin à présent, et désormais surtout, et à jamais c'est la RELIGION.

A. MADROLLE.

RAPPORT

Du Comité Spécial nommé pour s'enquérir de l'administration de la Station de la Quarantaine à la Grosse Isle, auquel a été renvoyée la Pétition de A. Larocque, Ecr., de la part du Bureau de Santé de la Cité Montréal.

(Suite.)

Quant à la troisième observation, je remarquerai que le nombre de six hommes de police a été considéré comme suffisant pour le maintien de l'ordre depuis cinq ans. J'ai, du militaire et de la police, l'expérience que n'a pas, je crois, le Révérend Monsieur, et j'ai trouvé qu'il y avait moins d'ivrognerie chez les hommes de police que chez les soldats, et que les six hommes de police en question maintenaient mieux l'ordre que cinquante soldats ne pouvaient le faire. Les hommes de police, en signant leur marché avant de descendre à la Grosse-Isle, ce printemps, se sont engagés sous peine de perdre leur paie et allocation, à s'abstenir de toute espèce de boisson enivrante, depuis cinq ans qu'on emploie des hommes de police, je n'ai eu occasion d'en renvoyer que deux pour cause d'intempérance. Pendant les cinq semaines qui viennent de s'écouler, il y a eu un détachement de troupes stationné à la Grosse-Isle, pour renforcer la police, et il ne faudrait pas, pour quiconque est sans préjugés, chercher bien longtemps pour trouver qui, des soldats ou des hommes de police, sont les plus sobres et ont le plus de moralité. A l'égard de la quatrième observation de M. Moylan, elle me paraît réellement trop frivole pour la mêler à des objets d'une aussi haute importance que le sont ceux qui la précèdent; je remarquerai seulement en réponse, que jusqu'à il y a environ un mois, il n'a été employé à la Station que les hommes d'une seule chaloupe, qui, quand il a été possible de nous en passer, n'ont jamais été refusés à aucun Monsieur qui désirait leur aide, non seulement aux Messieurs du Clergé catholique de l'Isle, mais pas même aux prêtres des Paroisses environnantes, comme Beaumont, St Thomas et l'Isle aux Grues, qui sont venus à la Grosse-Isle dans le steamer de la station ou en petites embarcations voilées, et que l'on ramenait avec la chaloupe de l'établissement; et s'il est arrivé qu'ils aient été quelquefois refusés, c'est sans doute parce qu'ils ne possédaient pas le talent de mon respectable ami, M. Moylan, qui est toujours capable d'assurer qu'il n'arrivera pas de vaisseaux où que le vent ne changera pas. Quant aux hommes des chaloupes que j'ai employés à travailler sur la ferme, sans rémunération apparente, je conviens que cela est une affaire entièrement entre eux et moi; cependant, je remarquerai que, depuis deux ans, je ne les ai pris beaucoup employés de cette manière. Les quatre hommes de la chaloupe ont été avec moi depuis dix ans et sont, je crois, très-satisfaits de ce que je leur donne. Quant à leur non rémunération apparente pour les services qu'ils m'ont rendus, je dirai que deux ou trois des quatre reçoivent plus de moi que du Gouvernement.

A l'égard de la dernière partie des observations de M. Moylan, remarquerai que je n'ai aucun doute que, malgré les soins possibles qui sont pris par des Médecins, les morts et les malades sont quelques fois volés par les garde-malades et les serviteurs, tel qu'il arrive, comme j'ai raison de le savoir, à l'hôpital de marine et des émigrés à Québec, et aux apprentis à Montréal. Les seules personnes que l'on puisse engager à avoir soin des malades dans des temps de peste sont souvent les plus abandonnées des deux sexes. Tous les malades, à leur admission, sont interrogés par le principal Surveillant (Steward) sur le montant de l'argent qu'ils possèdent, et qu'il garde en sa possession, s'il est possible, après en avoir fait une entrée dans un livre tenu expressément à cet effet; à leur Part il se prend une note de leurs amis, s'ils n'en ont pas avec eux sur l'Isle, et l'argent ainsi que les effets qu'ils ont laissés sont transmis à M. Buchanan, principal Agent, et quand ils sont réclamés et remis, il est fait une entrée du reçu donné devant témoin par les réclamants dans le livre, vis-à-vis leurs noms. Il est résulté quelque confusion cette année de ce que les Messieurs du Clergé protestant et catholique se sont chargés de l'argent des malades, ayant été obligés de quitter l'Isle eux-mêmes pour cause de maladie; on avait de la difficulté à retracer les montants. Le Surveillant de l'hôpital, M. McKay, n'avait, dans plusieurs cas, aucune autre entrée dans son livre que celle-ci; « tant d'argent reçu de tel Prêtre ou Ministre. » J'ai eu occasion de savoir aussi que des convalescents avaient volé leurs frères malades.

G. M. DOUGLAS, M. D.

Médecin Surintendant.

Grosse-Isle,
18 Juillet, 1847.

Samedi, 18 Juillet 1847.

Le docteur Morris, de Québec, est appelé et interrogé : 35. Connaissez-vous la Station de la Quarantaine à la Grosse-Isle, et les règlements qui y sont en force?—Je n'ai pas été à la Grosse-Isle depuis quelques années. La connaissance que j'ai des règlements qui y sont maintenant en force me provient d'autres personnes.

36. Connaissez-vous les règlements qui sont suivis à Québec, et est-ce le devoir de l'Officier de santé de s'assurer par lui-même de l'état de la santé des passagers et de l'équipage des vaisseaux qui arrivent au port?—Je les connais par les informations que j'ai eues d'autres personnes, et j'ai toujours compris que c'était et que c'est encore le devoir de l'Officier de santé d'examiner l'état de la santé des passagers et de l'équipage des vaisseaux à leur arrivée au port. Je sais que l'Officier de santé a coutume de faire la visite des vaisseaux avec le Maître du Havre; qu'il fait sa revue, et que les malades, s'il y en a, sont examinés et envoyés à l'hôpital de marine, s'il est trouvé nécessaire.

37. Quel est le nombre, à peu près, dans les années ordinaires, des malades envoyés à l'hôpital?—Dans les années ordinaires, le nombre en est bien petit; très-souvent il n'y a point de malades.

38. Pouvez-vous dire à peu près le nombre que l'on y a envoyé cette année?—Je ne puis pas dire; mais j'en a